



Ronald A. Messier, James A. Miller.- *The Last civilized Place. Sijilmasa and Its Saharan Destiny* (Austin: University of Texas, 2015), 280 p.

Sise aux portes du Sahara dans l'oasis du Tafilalt, Sijilmasa est désignée par al-Bakrî comme “the last civilized place” car, bien que située en marge des centres de pouvoir de l'Occident musulman, elle bénéficie d'une place centrale dans les réseaux commerciaux transsahariens. A travers la ville transitent l'or, mais également les esclaves et le sel de l'Afrique subsaharienne, sources de richesse et enjeu stratégique pour les pouvoirs en place depuis le VIII^{ème} siècle. La légendaire cité caravanière est au cœur de ce volume qui vient couronner dix années de recherches de terrain menées, entre 1988 et 1998, dans le cadre d'un programme de coopération marocaine et américaine, le MAPS (Moroccan-American Project at Sijilmasa), dirigé par les auteurs. Ces derniers s'attachent à restituer le cadre matériel, historique, territorial et géographique de la ville médiévale, méconnu jusqu'alors au point que certains pouvaient même douter de l'existence passée de la cité mythique de l'or. Dès le prologue, les auteurs nous offrent d'ailleurs une bonne illustration de cette ambition, en faisant revivre la Sijilmasa du XIV^{ème} siècle, suivant les pas d'Ibn Battuta, dans une vision largement alimentée par leurs découvertes historiques et archéologiques et par leur expérience de la région. L'approche s'est voulue multidisciplinaire, mobilisant les sources textuelles et l'archéologie, mais également l'archéobotanique, les photographies aériennes et les images satellites, les informations orales, l'ethnologie et la géomorphologie. C'est donc une approche globale de la mythique cité de Sijilmasa que nous proposons ici les auteurs, à travers les résultats de longues années de recherches.

Après un premier chapitre introductif, le chapitre 2 est consacré au contexte géographique et environnemental de Sijilmasa. L'oasis présaharienne du Tafilalt est alimentée par deux oueds, cours d'eau non pérennes, issus du Haut Atlas –le Ziz et le Gueris– dont les dépôts alluviaux progressifs au cours des temps géologiques ont formé des terres cultivables. C'est toutefois une gestion structurée des ressources en eau qui a permis de créer les conditions nécessaires au développement d'une implantation durable et de soutenir une vie urbaine. De nombreux barrages, parfois monumentaux,

ont ainsi été recensés sur le Ziz et le Gheris. Cependant, l'avancée majeure en ce domaine est sans doute la mise en évidence de la canalisation d'un important tronçon du cours de l'oued Ziz à partir d'Erfoud, un aménagement d'ampleur qui pourrait remonter à la période almoravide. Les vestiges du site lui-même, sur la rive orientale de l'oued Ziz, se développent sur 1 km². Ils ne correspondent toutefois qu'au centre de la ville, lui-même inclus dans une vaste surface de 115 km² ceinte d'un mur, dont le tracé a été observé sur les photographies aériennes et pour certaines parties en prospection. Cet espace, dont l'occupation pourrait remonter à l'époque mérinide, correspondrait aux faubourgs cultivés de la ville décrits par les géographes médiévaux. A cet ensemble, plus complexe qu'envisagé au premier abord, il faut également ajouter le site de Souk Ben Aqla, à environ 5 km à l'ouest du centre urbain, interprété comme le marché caravanier médiéval.

Les chapitres 3 à 6 proposent une présentation chronologique de l'histoire et de l'évolution de Sijilmassa au cours de ses dix siècles d'existence, depuis sa fondation au VIII^{ème} siècle, jusqu'à l'abandon définitif du site au cours du XIX^{ème} siècle au profit de l'actuelle Rissani, ne se limitant donc pas à la grande époque médiévale. Le chapitre 3 s'intéresse ainsi aux origines de la ville, à sa fondation par des dissidents religieux kharijites fuyant Kairouan, et à sa première période d'occupation sous la dynastie midraride. L'hypothèse, parfois évoquée, d'une présence romaine dans le Tafilalt dès les premiers siècles de notre ère est écartée faute d'indices archéologiques. En revanche, les fouilles ont permis de mettre au jour plusieurs foyers datés entre les VI^{ème} et VIII^{ème} siècles qui indiquent une activité sur le principal promontoire du site avant la fondation du centre urbain, que les textes placent en 758. Il pourrait s'agir déjà d'une place de rassemblement temporaire pour le commerce, mais la question reste ouverte. L'archéologie révèle également l'ampleur et la densité de la première installation urbaine, autour de ce que les auteurs proposent d'identifier comme le *Dār al-imāra* –siège du gouvernement– au sud des restes très ténus de la première mosquée midraride. Si l'interprétation fonctionnelle de ces deux ensembles reste encore sujette à caution, les importants vestiges mobiliers –éléments de décor en bois et en stuc, objets en céramique, en bois, et une bague en or– constituent un ensemble exceptionnel qui documente la culture matérielle des premiers temps de l'Islam dans ces régions présahariennes. Le rôle de port caravanier de la ville débute vraisemblablement dès sa fondation. Au X^{ème} siècle, les Fatimides de Kairouan et les Umayyades de Cordoue se disputent le contrôle de la cité et du commerce de l'or, comme en témoigne l'étude des émissions de monnaies d'or. Les premiers auraient établi des ateliers monétaires à Sijilmassa, dont

l'archéologie n'a malheureusement pas retrouvé la trace, à l'exception de ce qui pourrait correspondre à une infrastructure de traitement du minerai sur les marges du centre urbain.

En 1055 –puis de nouveau en 1056/7– les Almoravides s'emparent de Sijilmassa, marquant ainsi l'entrée de la cité dans une période de domination par les Empires marocains: almoravide, almohade puis mérinide, jusqu'à la chute de ce dernier à la fin du XIV^{ème} siècle. Dès la période almoravide, les infrastructures politico-religieuses de la cité subissent des modifications substantielles. Le “*Dār al-imāra*” midraride est détruit et remplacé par une mosquée, la Grande Mosquée d'Ibn Abd Allah. Le centre du pouvoir aurait alors été déplacé sur un promontoire en bordure septentrionale du site, où les auteurs envisagent la présence d'une citadelle de 150 m². Ce déplacement pourrait s'expliquer par la position d'*outsider* des gouvernants almoravides, et par leur nécessité de se protéger des invasions extérieures, comme de l'hostilité de la population urbaine. Cette même période voit le début de la fréquentation du marché caravanier de Souk ben Aqla. Celui-ci, de par son ampleur, son éloignement du centre urbain, et la présence d'une population résidente permanente, constitue une originalité dans le monde islamique. La principale trace archéologique de l'occupation almohade de Sijilmassa, qui débute au milieu du XII^{ème} siècle, prend la forme d'une restructuration d'ampleur de la Grande Mosquée almoravide. Passant d'un plan presque carré à un plan longitudinal, son mur de *qibla* est repris partiellement pour en modifier de quelques degrés l'orientation selon la nouvelle norme imposée par les dirigeants réformistes. Les Mérinides peineront quant à eux à maintenir de façon continue leur contrôle sur la ville, et leur empreinte sur le paysage urbain reste mal connue. Si les auteurs suspectent la mise en place d'une madrasa attachée à la Grande Mosquée, l'interprétation fonctionnelle et chronologique des structures correspondantes reste très problématique.

En 1393, une révolte met fin à la domination mérinide dans la province du Tafilalt. S'ensuit une période “salvatrice” de relative indépendance, désignée sous les termes de “période filalienne.” Durant tout le XV^{ème} siècle semble-t-il, d'après les rares références textuelles, des pouvoirs locaux s'établissent dans les différents Qsur de l'oasis et, peut-être, à Sijilmassa même. Cette séquence chronologique inclut également, curieusement, la période de domination des Saadiens qui établissent leur autorité sur la ville entre 1537 et 1603. Ce choix s'explique peut-être, au-delà de l'origine filalienne de ces souverains, par la difficulté de caractériser précisément cette période du point de vue archéologique. Quoiqu'il en soit, et il s'agit d'une autre grande avancée de l'ouvrage, les données archéologiques ont permis de remettre en

question l'interprétation historique basée sur les sources textuelles: le centre urbain de Sijilmassa, s'il amorce vraisemblablement un repli autour de son pôle monumental, reste densément peuplé et fait l'objet d'investissements matériels. Au cours du XV^{ème} siècle ou au début du XVI^{ème} siècle, une madrasa est ainsi adjointe à la mosquée, dont la toiture est restaurée. En outre, un complexe de bains et de latrines, ainsi qu'une partie des secteurs résidentiels, montrent une continuité d'occupation tout au long de la période.

Le dernier chapitre de cet exposé chronologique est consacré à la période alaouite, du milieu du XVII^{ème} siècle à nos jours, et au déclin progressif de la cité médiévale qui s'effectue parallèlement à l'essor de Rissani et à la mise en place de l'organisation administrative actuelle de la province. A la fin du XVII^{ème} siècle, l'occupation de Sijilmassa est réduite à une zone de 20 hectares autour de la citadelle médiévale, alors ruinée par des conflits successifs. Moulay Ismaïl fait effectuer des restaurations dans ce qui est désormais désigné comme la *madinat al-‘āmira*, “la ville habitée,” et fait bâtir à l'est de l'ancienne cité le Qsar de Rissani pour y transférer le siège du gouvernement. Débute alors un processus de déplacement du peuplement au profit d'un nouvel établissement qui se développe autour du Qsar. L'ultime restauration du complexe religieux menée à la fin du XVIII^{ème} siècle ne permet pas d'enrayer le déclin inévitable de Sijilmassa, effectif dès la fin du siècle suivant.

Le chapitre de synthèse –chapitre 7– met en perspective les apports de l'archéologie sur le tissu urbain et l'organisation de Sijilmassa avec les modèles théoriques de la ville islamique. Ces derniers qui, de l'aveu des auteurs, leur ont servi de guides tout au long de leurs recherches de terrain, leur permettent ici de mettre en évidence les traits communs mais également les particularités de la cité médiévale. Ainsi, si le centre urbain et ses secteurs résidentiels leur paraissent répondre dans une large mesure aux grandes caractéristiques des “villes islamiques,” l'existence et l'importance du marché caravanier à Souk Ben Aqla constituent à n'en point douter une originalité liée au rôle majeur de la ville dans les réseaux commerciaux transsahariens. Ces modèles leur permettent également d'envisager certaines caractéristiques difficiles à vérifier sur le terrain. Ainsi, l'étendue du centre urbain pourrait théoriquement se trouver limitée par l'emplacement des cimetières, qui sont généralement placés, dans les villes islamiques, en marge des secteurs habités. Ils s'interrogent également sur la façon dont le contexte politico-religieux affecte le paysage urbain. La présence du *Dār al-imāra* midraride au centre de l'établissement pourrait ainsi refléter une conception kharijite

sufrite d'égalitarisme. Le changement d'orientation de la mosquée sous les Almohades constitue un autre bon exemple de l'influence du pouvoir sur la cité.

Cet essai de réflexion plus global sur l'organisation de Sijilmassa, s'il permet de replacer les traits archéologiques observés dans une compréhension plus large de la ville et de ses caractéristiques, laisse toutefois la place à un large risque d'extrapolation, l'ensemble du site n'ayant pas été exploré. Certaines interprétations avancées ici pourraient en effet être remises en question par de nouvelles découvertes archéologiques. On pourrait par ailleurs regretter que cet effort de compréhension d'ensemble n'ait été mené que par le prisme de la ville islamique, et que la question de l'éventuelle spécificité oasisienne et berbère du peuplement et de l'urbanisme n'ait pas été évoquée.

L'ouvrage s'achève par le triste constat du mauvais état des vestiges, mis en péril et déjà altérés par l'urbanisation croissante de l'agglomération de Rissani. Celui-ci est toutefois nuancé par l'annonce d'un projet de classification de la partie centrale du site et de mise en valeur de la Grande Mosquée, ainsi que par la reprise des études de terrain, en 2010, par une équipe franco-marocaine.

Roland Messier et James Miller nous livrent ici une belle monographie qui rend enfin sa matérialité à la légendaire cité caravanière. On pourra parfois regretter un manque de précision des descriptions archéologiques. Ces détails pourront toutefois être retrouvés dans les nombreux articles thématiques déjà publiés par les auteurs et leurs collègues du MAPS. Il ne fait aucun doute que cet ouvrage constituera un jalon dans l'historiographie de Sijilmassa, et plus largement dans celle des villes marocaines médiévales et modernes.

Morgane Godener

Université Paris-Sorbonne (Paris VII)